

## LA BONNE MÉTHODE.

Surmonte le mal par le bien.

(ROM., XII, 21.)

Il y a beaucoup de mal dans le monde, il y en a beaucoup dans nos propres cœurs. Combattre et vaincre le mal, en nous et autour de nous, c'est le but le plus excellent que nous puissions nous proposer dans cette vie. Je voudrais aujourd'hui rechercher avec vous, mes frères, quelle est la voie la plus sûre pour arriver à ce but, la meilleure méthode pour combattre le mal. En méditant sur cette matière importante, j'ai été conduit à distinguer deux méthodes qu'on peut employer à combattre le mal : une méthode négative et une méthode positive. J'appelle négative la méthode qui consiste à attaquer le mal directement en démontrant, soit la fausseté des principes sur lesquels il repose, soit le danger des consé-

quences qu'il entraîne. J'appelle positive la méthode qui consiste à combattre le mal indirectement, en s'efforçant d'inculquer à l'âme de bons principes qui, par cela seul qu'ils y seront reçus, en chasseront les principes du mal ; car le bien et le mal ne peuvent pas subsister ensemble chez le même individu, étant aussi incompatibles que la lumière et les ténèbres. En deux mots, on peut combattre le mal en l'attaquant directement ; on peut aussi le combattre en mettant le bien à sa place. Supposons, par exemple, que vous vouliez détruire chez un homme la passion de l'avarice. Il y a deux manières de vous y prendre. Si vous employez la méthode négative, vous vous efforcerez de lui rendre sensibles tous les inconvénients attachés à cette passion ; vous lui prouverez que l'avarice est une aberration de l'esprit, une véritable folie, puisqu'elle amasse des biens sans en faire usage, et que la valeur de ces biens consiste uniquement dans l'usage qu'on en fait : tellement qu'il est exactement vrai de dire que l'avare trouverait autant de profit à ramasser des pierres que des pièces d'or ; vous lui montrerez, en outre, que ce vice de l'esprit influe nécessairement sur le cœur, qu'il le resserre et le ferme à la compassion, que l'avare est nécessairement un égoïste ; enfin vous lui ferez comprendre que l'avarice place l'homme sur le chemin de toutes les iniquités : que l'avare ne reculera pas devant une action déshonnête pour satisfaire sa triste passion, et

que la plupart des crimes qui se commettent dans le monde ont pour mobile l'amour de l'argent. Ce sont là des considérations puissantes, assurément, pour combattre dans une âme la passion de l'avarice. Mais il y aurait une autre méthode qui consisterait à faire pénétrer dans cette âme un principe nouveau, la foi, et avec la foi le désir de ces trésors célestes « que les vers et la rouille ne consomment point. » Il est évident que dans l'âme où règnera l'amour des biens célestes il ne restera plus de place pour la passion de l'argent; celui qui possède le trésor de la vie éternelle ne s'inquiètera plus d'amasser sur une terre qu'il doit bientôt quitter de stériles monceaux d'argent et d'or. D'un côté l'amour de l'argent, de l'autre la foi qui met en possession des biens éternels, ce sont là deux principes opposés qui ne peuvent pas subsister ensemble dans une âme; et pour chasser le premier il suffira d'introduire le second. Il en arrive de même toutes les fois que deux principes, l'un bon l'autre mauvais, se trouvent en présence et se heurtent mutuellement : il est dans la nature des choses, et dans l'ordre établi de Dieu, que le bien triomphe du mal lorsque la lutte s'engage entre eux sérieusement. Cette méthode élevée et vraiment divine, qui surmonte le mal par le bien, est bien autrement puissante, en même temps qu'elle est plus insinuante et plus douce, que la méthode négative, qui s'attaque directement au mal. C'est la différence

entre ces deux méthodes qui distinguent proprement la nouvelle alliance de l'ancienne, et l'évangile de la loi. La loi combat le mal par la méthode négative, et aussi est-elle restée impuissante à en triompher : l'évangile le combat par la méthode positive, de là sa puissance divine et sa victoire infaillible sur le mal. Comparez sous ce rapport le décalogue, qui résume le ministère de Moïse, au discours sur la montagne, ce décalogue de l'évangile, qui résume le ministère de Jésus-Christ. Les commandements de Moïse ont pour but de défendre le crime, et ils affectent la forme négative : « tu ne tueras point, » « tu ne déroberas point, » « tu ne commettras point adultère ; » les commandements de Jésus ont pour but de prêcher la vertu, et de faire pénétrer dans les âmes un principe nouveau et régénérateur ; ils n'ont pas même la forme de commandements, et se contentent de signaler le bonheur attaché à ces vertus toutes nouvelles que le sauveur vient enseigner à la terre : « heureux les pauvres en esprit ! » « heureux les débonnaires ! » « heureux ceux qui procurent la paix ! » « heureux ceux qui ont faim et soif de la justice ! » Que ces principes-là viennent seulement à prévaloir dans les cœurs, et le mal qui était l'objet des défenses de la loi disparaîtra de lui-même, comme le triste oiseau des nuits s'enfuit devant la clarté du jour.

Et de fait c'est par la méthode positive que le christianisme a produit dans le monde tous ses mer-

veilleux effets. C'est en prêchant le bien qu'il a vaincu le mal, c'est en révélant la vérité qu'il a triomphé de l'erreur, c'est en répandant la lumière qu'il a chassé les ténèbres. Voyez par exemple de quelle manière il a combattu le paganisme. Jamais l'évangile n'attaque directement les erreurs païennes ; jamais les apôtres ne dirigent leur prédication contre les vices de la religion qu'ils venaient renverser ; Paul lui-même, le prédicateur des Gentils, Paul si versé pourtant dans la littérature profane, ne perd pas son temps à relever les turpitudes et les absurdités du polythéisme ; il ne s'attache pas à démontrer, comme il aurait été si facile de le faire, que les prétendus dieux du monde païen n'étaient que les passions humaines divinisées ; il ne renverse pas leurs statues ; il ne flétrit pas les dérèglements inouïs de ces trente mille dieux, comptés par Varron, qui peuplaient l'Olympe antique : non, il dédaigne, il laisse dans leur fange tous ces dieux impurs, cruels ou risibles ; il se contente d'annoncer au monde un Dieu nouveau, « un Dieu inconnu, » le Dieu saint, le Dieu qui est amour, le Dieu dont le nom est Jésus ; et devant ce seul nom de Jésus, symbole de charité et de pureté, toutes les impures idoles du paganisme vont se cacher dans l'ombre et tomber le front dans la poudre comme Dagon devant l'arche de l'Eternel : tant il est vrai que les ténèbres ne peuvent subsister avec la lumière, ni la souillure avec la sainteté !

Voulez-vous un autre exemple, entre un grand nombre que je pourrais citer ? voyez de quelle manière le christianisme a combattu et aboli l'esclavage. Jamais les apôtres n'attaquent directement cette institution barbare ; jamais ils ne prêchent l'émancipation des esclaves ; jamais ils ne disent à un maître : « il ne t'est pas permis de posséder un homme en propriété : » non , ils emploient une méthode à la fois plus douce et plus sûre : ils se contentent de jeter dans le monde un principe nouveau , celui de la valeur infinie de l'âme humaine ; ils se contentent de dire : « l'esclave a comme son maître une âme immortelle , une âme que le monde matériel tout entier ne suffirait pas à payer. » Laissez seulement ce principe faire son chemin , laissez-le développer graduellement et paisiblement toutes ses conséquences , et bientôt l'esclavage deviendra impossible dans les pays chrétiens. Et pour le dire en passant , c'est là ce qui fait toute la force d'un ouvrage célèbre , publié il y a quelques années contre l'esclavage. Au point de vue littéraire , on ne trouve rien dans cet ouvrage qui suffise à expliquer l'effet prodigieux qu'il a produit. Ce qui fait la véritable originalité de ce livre , et ce qui en a fait la puissance , c'est que l'auteur , pour combattre l'esclavage , s'est placé au point de vue chrétien. S'il s'était borné à signaler , comme on l'a fait tant de fois , les abus de l'esclavage ; s'il s'était contenté de flétrir les cruautés exercées contre les esclaves , il n'aurait pas

atteint son but : car alors on aurait pu le réfuter en traitant les esclaves avec douceur ; et on lui eût répondu victorieusement en démontrant, comme on l'a fait, que dans bien des cas le sort de l'esclave est plus doux, matériellement parlant, que celui du travailleur libre. Mais il s'est élevé plus haut, il est parti du principe de la dignité de l'âme humaine, il a imprégné tout son livre de ce principe divin, et par cela seul il s'est mis au-dessus de toute réfutation. S'il est vrai que l'esclave a comme son maître une âme immortelle, une âme pour laquelle Christ est mort sur la croix ; si en réalité et devant Dieu il est l'égal de son maître, racheté par le même sauveur, appelé aux mêmes destinées éternelles, alors l'esclavage en lui-même est un crime, un attentat contre les droits sacrés de l'âme, peu importe la manière dont il s'exerce ; et le propriétaire d'esclaves transgresse par ce fait seul la loi divine, soit que, maître barbare, il fasse expirer son serviteur sous le fouet sanglant, soit que, clément par caractère ou par principe, il traite avec douceur son bétail humain.

C'est par une méthode semblable, n'en doutez pas, que le christianisme, après avoir aboli l'esclavage dans les pays chrétiens, y abolira aussi la guerre. Vous aurez beau signaler tout ce qu'il y a d'horrible et d'absurde à la fois dans la guerre ; vous aurez beau flétrir les atrocités qui l'accompagnent, hélas !

et qu'on a vues se renouveler de nos jours; vous aurez beau montrer avec une généreuse indignation les fleuves de sang et de larmes qu'elle fait couler : toutes ces considérations n'avancent guère la cause de la paix universelle, aussi longtemps qu'elles s'adressent à l'homme irrégénéré, à cet homme qui, selon l'expression de l'Écriture, a « les pieds légers pour répandre le sang. » Au lieu de combattre le mal directement, attachez-vous à mettre le bien à sa place; faites pénétrer dans les cœurs le principe évangélique de la charité, et la guerre deviendra impossible, par cette raison toute simple qu'on ne peut pas aimer les hommes et les tuer.

Et c'est encore la même méthode qui pourra seule guérir toutes les plaies morales de notre époque et de notre patrie : la soif de l'or et des jouissances matérielles, l'impatience de faire rapidement fortune et par tous les moyens, les progrès effrénés du luxe, la démoralisation de la littérature, l'absence de convictions fortes, le manque de courage moral pour supporter les épreuves de la vie, la manie croissante du suicide qui gagne tous les âges et qui dévore, chose horrible à dire ! jusqu'à des enfants. Il n'est pas un esprit sérieux qui n'ait envisagé avec anxiété ces misères morales, et qui ne se soit demandé parfois s'il n'y aurait pas quelque chose à faire pour y porter remède. C'est ici surtout, en présence de ce mal immense et profond, qu'on sent l'impuissance de la mé-

thode négative pour le combattre. Essayez de prendre une à une toutes ces plaies de la société et de les attaquer directement, vous y perdrez votre temps et vos peines, eussiez-vous avec l'éloquence d'un Chrysostôme le pouvoir d'un Napoléon. Vainement vous prêcherez contre les vices de la société actuelle, vainement vous en signalerez les conséquences douloureuses ou terribles : aussi longtemps que le cœur de la société ne sera pas changé, vous prêcherez dans le désert. Vous aurez beau changer la législation, supprimer la liberté, interdire les mauvais livres, défendre les spectacles immoraux, le mal, recouvert pour un moment par ces vains palliatifs tout en restant au fond des cœurs, le mal se créera bientôt d'autres issues, il éclatera avec une violence d'autant plus effrayante qu'il aura été momentanément comprimé. C'est la méthode négative, la méthode de la loi, la méthode impuissante, la méthode qui combat le mal directement et qui le laisse subsister. Il faut toujours en revenir à la méthode positive, à la méthode de l'évangile, à celle qui détruit le mal en inspirant l'amour du bien, à cette méthode qui fut et qui sera toujours la seule efficace, qu'il s'agisse d'un seul pécheur ou d'un peuple entier. Je vais dire une banalité; mais cette assertion, toute banale qu'elle soit, est la vérité même : l'unique remède aux plaies morales de notre époque est dans la foi chrétienne. La société ne deviendra morale, et paisible, et satis-

faite, et heureuse, qu'en devenant croyante, en se convertissant de cœur à l'évangile de Jésus-Christ. Les vrais éléments de la régénération morale de notre patrie ne sont pas dans les régions élevées de la politique, ils sont tout près de nous, ils sont entre nos mains, et nous pouvons tous contribuer pour notre part à cette œuvre excellente. Ils sont dans ces humbles sociétés qui travaillent à faire pénétrer dans toutes les familles la parole de Dieu; ils sont dans ces évangélistes qui s'occupent chacun dans sa petite sphère à répandre les principes chrétiens; ils sont dans ces instituteurs chrétiens qui s'efforcent de les inculquer à une partie du moins de la jeunesse française; ils sont dans ces modestes colporteurs qui s'en vont de rue en rue et de village en village, offrant à bas prix le nouveau-testament et la bible; ils sont enfin et surtout dans la vie des chrétiens; et c'est dans ce sens que je disais, mes frères, que vous pouvez tous, chacun pour votre part, contribuer à la régénération morale de la société. Si notre vie était conséquente avec notre profession; si nous formions véritablement un peuple de Dieu au milieu du monde, vivant dans le monde sans être du monde, le jugeant et le condamnant, non par nos paroles, mais par la sainteté de notre vie, glorifiant sans cesse à ses yeux par nos bonnes œuvres l'évangile de notre Dieu sauveur, — alors, soyez-en sûrs, nous serions des instruments puissants pour faire pénétrer dans la so-

ciété cette vie nouvelle qui peut seule la délivrer de ses maux. Je vous propose à tous, mes bien-aimés frères, cette noble et sainte ambition. Ne dites pas qu'il y a trop à faire, que le mal est trop grand, que vous pouvez trop peu, que vous êtes trop faibles et en trop petit nombre. Il est impossible de calculer le bien que peut produire un seul chrétien dont la vie est conséquente avec ses principes. Le bien a sa contagion comme le mal, et plus puissante encore en définitive que celle du mal; car, comme je le disais tantôt, il est dans la nature des choses, il est dans l'ordre établi de Dieu que le bien triomphe du mal. Si chacun de nous ramenait pendant sa vie seulement deux pécheurs de leur égarement, et si ces deux pécheurs convertis devenaient eux-mêmes des instruments de conversion pour d'autres hommes, qui travailleraient à leur tour à répandre autour d'eux les principes de l'évangile, il ne faudrait pas beaucoup d'années pour que cette progression croissante amenât la conversion de la nation entière. Ne vous découragez donc pas, mes frères, et ne désespérez pas de l'avenir. « Ne vous laissez pas vaincre par le mal, mais surmontez le mal par le bien. »

Mais il est temps de laisser ces considérations générales, et d'en venir à des applications qui nous touchent de plus près. Une des formes les plus fréquentes du mal qui est autour de nous et que nous sommes appelés à combattre, c'est l'erreur; et la forme d'er-

reur avec laquelle nous nous trouvons le plus habituellement en contact dans un pays comme le nôtre et dans la ville que nous habitons, c'est cette église qui se nomme elle-même catholique, et dont le vrai nom est l'église romaine. J'ai dit que nous sommes tous appelés à combattre les erreurs de l'église romaine : c'est là une conséquence inévitable de notre foi. On a souvent blâmé l'esprit de prosélytisme; mais un tel blâme ne prouve qu'une chose, c'est l'indifférence de ceux qui l'adressent aux croyants. La foi, quand elle est vivante, cherche nécessairement à faire des prosélytes. Si nous croyons réellement posséder la vérité, et si nous attachons du prix à sa possession, nous éprouverons impérieusement le besoin d'en faire part aux autres. Un tel trésor n'est pas de ceux qu'on garde égoïstement pour soi. A cet égard l'église romaine peut souvent être proposée pour modèle à la nôtre. Loin de nous la pensée de blâmer chez nos frères d'une autre communion leur ardeur de prosélytisme : c'est un zèle qui les honore, c'est un hommage qu'ils rendent eux-mêmes à la sincérité de leur foi. Ce que nous blâmons chez eux, ce n'est pas leur esprit de prosélytisme, ce sont les moyens qu'ils emploient trop souvent pour faire des prosélytes. S'ils n'employaient que les voies d'une persuasion légitime; s'ils n'avaient recours ni à la contrainte, ni à la ruse, ni aux mobiles intéressés, nous n'aurions que des éloges pour leur conduite, et

nous dirions à nos protestants : ayez seulement pour la vérité le même zèle que ceux-là déploient pour l'erreur. Nous qui, par la grâce de Dieu, avons puisé directement dans sa parole une foi pure et sans alliage humain; nous qui avons le bonheur de rendre à Dieu dès notre enfance le culte en esprit et en vérité, comment pourrions-nous voir d'un œil indifférent ce triste mélange de la superstition et de la foi, ce culte tout matériel que tant de pauvres âmes autour de nous acceptent de confiance comme la religion de Jésus-Christ! comment ne nous sentirions-nous pas pressés de combattre pour notre part d'aussi funestes erreurs, et de hâter par tous les moyens le triomphe du pur évangile! La question n'est donc pas de savoir si nous devons combattre l'église romaine : cette question n'en est pas une pour un membre vivant de l'église de Christ. Il s'agit uniquement de savoir quels sont les meilleurs moyens à employer pour combattre et pour renverser l'église romaine : car elle doit être renversée, et elle le sera tôt ou tard, comme tout ce qui est fondé sur l'erreur. Ici nous nous retrouvons en présence des deux méthodes que j'ai signalées dès le commencement de ce discours. La méthode négative, c'est la controverse proprement dite : elle consiste à attaquer directement les erreurs romaines et à démontrer, comme il est si facile de le faire, que l'église qui enseigne de telles choses est condamnée par la parole de Dieu. Mais cette méthode-là, bien qu'elle

puisse avoir son utilité et même sa nécessité dans certaines circonstances, obtient généralement peu de succès. Elle a le grave inconvénient de soulever tout d'abord l'opposition de ceux que nous voulons convaincre, en s'attaquant à des erreurs qui leur sont chères. Elle tend de plus à confirmer chez eux ce préjugé si funeste et si injuste, que la foi protestante n'est qu'une négation, et que puissante pour renverser, elle ne sait guère édifier. Ici encore il vaut bien mieux recourir à la méthode positive, à celle qui combat indirectement le mal par le bien et l'erreur par la vérité. Il faut nous poser non pas en protestants, mais en chrétiens, en chrétiens bibliques; prêcher simplement notre foi telle que nous l'avons puisée dans la sainte parole de Dieu, laissant à l'erreur le soin de se reconnaître et de se condamner elle-même, par le simple contact de cette foi vivante et pure. Il faut travailler à répandre de plus en plus la parole de Dieu, cette source unique et éternelle de la vérité religieuse; et ici nous ne devons pas nous laisser arrêter par l'opposition que pourra rencontrer cette œuvre de la diffusion de la bible: car si nous devons bien souvent par charité, et dans l'intérêt même de la vérité, nous abstenir d'attaquer directement l'erreur, cette condescendance ne doit pas aller jusqu'à laisser sous le boiseau la lumière que Dieu lui-même a donnée au monde; que si quelqu'un redoute l'approche de cette lumière divine, ce n'est pas nous alors qui le condam-

nons, c'est lui-même qui se condamne. Mais surtout il faut prêcher notre foi par nos œuvres, par une vie sainte, dévouée, pleine de charité, de sacrifices et de bonnes œuvres; c'est par là surtout que nous prouverons que notre foi n'est pas une négation, mais bien un principe vivant et fécond. Il faut fermer la bouche par des faits à ceux qui prétendent que le dévouement n'est pas dans l'église protestante; il faut montrer à tous les yeux que la foi la plus pure, la plus dégagée d'alliage humain, la plus conforme à la parole de Dieu, est en même temps la foi la plus puissante, la plus active, la plus pratique, la plus féconde en fruits de dévouement et de charité. Voilà, mes frères, la vraie méthode pour combattre l'église romaine; et si tous les chrétiens évangéliques marchaient dans cette voie-là, nous verrions bientôt arriver ces temps glorieux annoncés par la prophétie, où le bien aura surmonté le mal dans le royaume de Jésus-Christ<sup>1</sup>.

Resserrons encore davantage le cercle de nos applications, cherchons plus près de nous le mal à combattre, prenons-le dans cette église. Il est un mal que j'ai souvent entendu déplorer comme propre à notre église, et qui retarde assurément nos progrès dans la vie chrétienne: je veux parler de l'esprit de mondanité. N'est-il pas vrai, chers amis, qu'il y a encore beaucoup de mondanité dans notre église, même

<sup>1</sup> Apoc., XIV, 7, 8.

chez les familles qui à certains égards donnent le plus de joie aux ministres de l'évangile ? n'est-il pas vrai que notre jeunesse, même celle qui fait profession de piété, aime encore trop les plaisirs, le luxe, les parures, les dissipations du monde ? Bien du temps est perdu dans les plaisirs frivoles ; bien de l'argent est prodigué pour des dépenses inutiles. Mais quel sera le meilleur moyen de combattre ce mal ? faudra-t-il l'attaquer directement, laisser tomber des paroles sévères contre les dissipations du monde, interdire expressément et nommément tel ou tel plaisir, comme la danse ou le spectacle ? Nous ne pensons pas, mes frères, qu'on obtint beaucoup de succès par une telle méthode. C'est toujours la méthode négative, celle qui soulève tout d'abord l'opposition. Je ne dis pas qu'il ne puisse y avoir telle circonstance où ce blâme direct jeté sur les dissipations du monde soit un devoir pour le chrétien ; mais en général il vaut bien mieux, ici comme toujours, surmonter le mal par le bien. Vous n'aurez rien gagné à condamner les plaisirs du monde, aussi longtemps que le goût de ces plaisirs restera au fond des cœurs. Faites seulement pénétrer dans les cœurs des joies plus élevées, celles de la foi, de l'amour de Dieu, de la charité, et il n'y restera plus de place pour l'amour du monde et de ses faux plaisirs. C'est à vous que Dieu confie cette œuvre excellente, membres de cette église qui connaissez par expérience le prix des joies qui sont en Christ, vous

qui avez votre trésor dans le ciel, qui vivez dans l'attente de la gloire à venir, et qui ne trouvez plus de saveur aux joies du monde. Travaillez à répandre autour de vous vos principes, qui sont ceux de l'évangile, non point en blâmant ceux qui ne les partagent pas, mais en leur montrant par votre exemple qu'il y a plus de joie au service de Christ que dans tous les plaisirs du monde. Rappelez-vous et mettez en pratique cette exhortation de l'apôtre : « soyez toujours joyeux. » Que votre piété n'ait rien de frondeur ni de chagrin. Que la sérénité de votre front, l'égalité de votre humeur, votre douceur, votre support, votre charité, votre oubli de vous-mêmes, votre empressement à rendre service, que tout cela fasse de votre vie une apologie perpétuelle de votre foi. Montrez à tous et à chaque instant que vous possédez un bonheur intérieur et profond, auprès duquel tout ce qu'on appelle joie dans le monde ne mérite pas même d'être nommé. Que votre christianisme, par son caractère heureux et paisible, fasse envie à ceux qui puisent encore dans les fausses joies du monde, et qu'ils soient amenés à dire : si de tels principes étaient les miens, je serais plus heureux que dans ma condition présente. Dès-lors vous les aurez gagnés à la cause que vous défendez, et sans secousse, sans paroles sévères ni blessantes, les habitudes de la mondanité feront place d'elles-mêmes à celles de la vie chrétienne.

Enfin, mes frères, à force de resserrer le cercle des applications de notre méthode, nous arrivons à la plus importante de toutes, à celle qui nous concerne personnellement. Après avoir cherché le mal à combattre dans le monde, dans notre patrie, dans notre ville, dans notre église, il est temps de le chercher en nous-mêmes. Nous avons tous des péchés à extirper de notre cœur et de notre conduite; nous avons à réaliser, chacun pour soi, une œuvre de réforme morale qui est le grand but de notre vie. Je m'assure que votre désir à tous est d'accomplir en vous cette réforme : il s'agit de connaître le meilleur moyen d'y parvenir. Ici encore nous allons retrouver les deux méthodes que nous étudions dans leurs applications diverses. Nous avons un exemple célèbre de l'emploi de la méthode négative dans la vie de Benjamin Franklin. Cet homme excellent et digne à bien des égards de nous servir de modèle, mais à qui manquait pourtant quelque chose d'essentiel, avait entrepris de bonne heure de déraciner un à un tous ses mauvais penchants; il fit dans ce but un plan de perfectionnement moral singulièrement ingénieux. Il commença par dresser la liste de tous les défauts qu'il reconnaissait en lui et qu'il voulait combattre, au nombre de treize; puis il passait une semaine entière à se bien surveiller par rapport au premier; la semaine suivante c'était le tour du second, et ainsi de suite. Il notait chaque jour le résultat de ses efforts

sur un tableau synoptique préparé à cet effet ; et après avoir achevé la série de ces exercices il la recommençait toujours, parcourant ainsi quatre fois dans l'année le cercle entier des devoirs qu'il s'était imposés. Il recommençait toujours ! ce seul mot trahit le vice de cette méthode si séduisante et son peu d'efficacité. Nobles efforts que ceux de Franklin, mais efforts impuissants pour atteindre et tarir la source du mal. Bien entendu que je ne condamne ce plan qu'autant qu'on en fait usage d'une manière *exclusive*, comme le philosophe américain, et en s'appuyant comme lui sur les seules forces de l'homme. Pour que ces efforts partiels ne soient pas stériles, ils ont besoin de s'appuyer sur un travail plus général et plus profond. Ce n'est pas en épluchant ainsi notre vie, en attaquant chacun de nos péchés en détail, que nous parviendrons à opérer en nous une réforme sérieuse et durable. Autant vaudrait essayer de faire porter à un arbre sauvage des fruits savoureux, en se contentant d'émonder une à une les branches parasites. Il faut changer la nature intime de cet arbre par l'introduction d'un principe nouveau ; il faut qu'une sève plus généreuse, circulant dans toutes les parties, de la racine au tronc et du tronc aux rameaux les plus déliés, change la saveur des fruits en changeant la nature même de l'arbre. Il en est de même de notre vie morale : pour changer notre vie il faut changer notre cœur. Notre cœur, dans son état na-

turel, est un arbre sauvage qui ne peut que porter de mauvais fruits ; il faut faire pénétrer dans ce cœur dégénéré un principe nouveau , qui se manifestera nécessairement par une vie nouvelle. Alors seulement le travail de détail aura son utilité, de même qu'il est toujours nécessaire d'émonder un arbre fruitier, même après qu'il a été greffé. J'en appelle à votre expérience, mes frères : n'avez-vous pas tous éprouvé l'impuissance de vos efforts personnels pour vaincre le péché qui est en vous ? combien de fois n'avez-vous pas formé la résolution sincère de vous corriger de tel défaut, de vaincre telle convoitise, et toujours une triste expérience est venue démentir vos résolutions et comme se jouer de vos efforts ! C'est qu'il manquait à ces efforts une base solide, le changement de votre cœur par le principe nouveau que proclame l'évangile. Qui n'a éprouvé aussi combien les discours de simple morale, tout excellents qu'ils soient en eux-mêmes, sont impuissants pour nous faire pratiquer les devoirs qu'ils nous prêchent ! tandis que la prédication de la doctrine chrétienne, qui n'a qu'un rapport indirect avec les devoirs pratiques, est par le fait bien autrement efficace pour nous porter avec énergie à l'accomplissement de ces devoirs. C'est que cette prédication-là tend à faire pénétrer dans nos cœurs le principe nouveau qui peut seul les régénérer. C'est qu'en nous révélant l'amour immense dont nous avons été les objets de la part de Dieu, elle nous porte à

l'aimer à notre tour, et que l'amour de Dieu comprend en germe tous les devoirs. C'est qu'il est impossible de croire sans aimer, et impossible d'aimer sans obéir. C'est que la méthode de la loi, qui nous charge d'ordonnances négatives et qui nous dit : « ne mange, ne goûte, ne touche point, » doit céder le pas à la méthode de l'évangile qui affranchit le cœur, qui change le devoir même en bonheur et qui nous dit : « aime Dieu, et fais ce que tu voudras ! »

Dire que le mal ne peut être vaincu en nous que par le changement de notre cœur, c'est dire assez que cette victoire ne peut qu'être l'œuvre de la grâce de Dieu. Nous ne pouvons pas plus changer nous-mêmes notre cœur « qu'un More ne peut changer sa peau, » pour parler avec l'Écriture. C'est toujours au salut par grâce, à la grâce qui pardonne, à la grâce qui sanctifie, qu'il faut en revenir pour accomplir la loi. C'est dans le salut par grâce qu'ont puisé leur force les fidèles serviteurs de Dieu dans tous les temps. C'est le salut par grâce qui faisait la force d'un David. « Je courrai dans la voie de tes commandements *quand tu auras mis mon cœur au large,* » dit-il au Seigneur dans le psaume cent-dix-neuvième. Et après sa chute, abattu, écrasé sous l'humiliation de son double crime, c'est dans le salut par grâce qu'il cherche son relèvement : « O Dieu ! » s'écrie-t-il dans son psaume cinquante et unième, « rends-moi la joie de ton salut, et que l'esprit d'affranchissement me soutienne ! » C'est le

salut par grâce qui faisait la force d'un saint Paul. Dans ce chapitre septième de l'épître aux Romains où il dépeint si vivement la lutte que se livraient en lui les deux hommes, c'est la grâce de Dieu en Christ qui met un terme à son angoisse et qui assure le triomphe de l'homme nouveau : « malheureux que je suis ! qui me délivrera de ce corps de mort?... Je rends grâce à Dieu en Jésus-Christ notre Seigneur. » Et ailleurs : « c'est la grâce de Dieu qui m'a fait ce que je suis ; » « quand je suis faible, alors je suis fort ; » « je puis tout en Christ qui me fortifie. » C'est dans le salut par grâce que vous trouverez la force morale dont vous sentez le besoin, âmes droites et sérieuses qui désirez sincèrement combattre et vaincre le mal. Quand nous parcourions ensemble quelques-unes des occasions où Dieu nous appelle à surmonter le mal par le bien, nous avons été attristés sans doute en comparant tout bas notre devoir avec notre vie, l'idéal avec la réalité ; le sentiment qui dominait en nous, c'était la conscience humiliante de notre impuissance pour accomplir la tâche qui nous est proposée : mais qu'il est doux de pouvoir, à la fin, nous réfugier dans la grâce, et trouver dans cette grâce la force que nous cherchions vainement en nous-mêmes ! Je voudrais pouvoir m'adresser ici tour-à-tour à toutes les classes, à tous les âges, à toutes les positions, et vous montrer comment vous pouvez tous, avec le secours de la grâce de Dieu, surmonter par le bien le genre de mal contre lequel

vous avez particulièrement à lutter. Mais le temps me manque, et il faut finir. Je ne descendrai pourtant pas de cette chaire sans vous avoir adressé en particulier quelques paroles d'exhortation et de sollicitude pastorale, jeunes gens de cette église, qui vous êtes engagés solennellement au service de Jésus-Christ. Vous avez promis devant Dieu de combattre et de vaincre le mal; mais où trouverez-vous la force d'accomplir une telle promesse, et de combattre jusqu'à la fin le bon combat? Prétendriez-vous affronter cette lutte terrible avec les seules forces de votre nature? pour triompher de vos passions irez-vous leur opposer seulement vos résolutions et vos efforts? Autant vaudrait essayer d'arrêter la tempête en opposant à ses fureurs le frêle rempart d'une feuille de papier. Non, non : c'est en dehors de vous, c'est en Dieu, c'est dans la grâce du Père, c'est dans le sacrifice du Fils, c'est dans la force du Saint-Esprit qu'il faut chercher ce bien suprême qui vous est nécessaire pour surmonter le mal. Allez vous prosterner au pied de la croix de votre sauveur, et là, abattus sous le sentiment de votre misère, dites comme le péager de l'évangile : « ô Dieu, sois apaisé envers moi qui suis pécheur ! » Allez contempler dans le sacrifice de la croix cet amour éternel et insondable qui est venu vous chercher et vous sauver quand vous étiez perdus; allez apprendre à aimer à votre tour celui qui vous a tant aimés; allez implorer la grâce toute-puis-

sante de ce Dieu sauveur qui , après s'être donné à vous en Christ, veut se donner à vous une seconde fois dans le Saint-Esprit, — et alors relevez-vous forts de la force de Dieu; alors combattez le bon combat; alors attaquez et terrassez vos ennemis spirituels; alors « ajoutez à votre foi la vertu; » alors « abstenez-vous des convoitises charnelles qui font la guerre à l'âme; » alors glorifiez devant le monde l'évangile dont vous faites profession : vous le pourrez, car vous aurez puisé en Christ le principe invincible d'une vie nouvelle, et vous posséderez le bien par lequel on surmonte le mal. Amen.

Mai 1853.

---